**BIO OKLOU**

**Clovis Goux 7 septembre 2016**

SHORT

À quoi rêvent les jeunes filles en fleur ? Lorsqu’on lui pose la question, Oklou fronce les sourcils et ses grands yeux noirs qui vous fixaient jusqu’ici avec une certaine gravité semblent tout à coup balayer une autre réalité. Parmi les apparitions, une image se détache : "Les seuls rêves dont je me rappelle sont ceux où je suis une biche" affirme t-elle après un moment en suspens. "J’adore les cervidés, c’est parmi les animaux les plus gracieux qui puissent exister. Il y a deux dessins animés qui m’ont marquée durant mon enfance c’est *Bambi*, le moment où le papa dit à son fils "debout", ça m’a traumatisée, et *Fantasia 2000*, une des plus grosses claques musicales reçue avec le final de l’*Oiseau de feu* de Stravinsky où une fée aidée par un cerf redonne vie à toute une forêt après l’éruption d’un volcan."

Née à Poitiers au début des années 1990 d'un père fonctionnaire et d'une mère au foyer, Marylou Meunier a grandi à la campagne aux côtés de ses frères et sœurs. Rien dans la discothèque familiale — du classique, des musiques traditionnelles — ne la destine à embrasser une carrière musicale, mais l’intensité avec laquelle elle suit ses cours de musique (chant choral, piano, violoncelle) la conduit au conservatoire puis à Jazz à Tours, école de musiques actuelles.

Durant ces années d’apprentissage, elle fait ses gammes dans des formations classiques, jazz ou pop avant de basculer en solitaire il y a quelques années dans le grand bain des musiques électroniques : "À 19 ans, j’ai eu mon premier ordinateur et tout a changé : ça a été à la fois une manière très personnelle et sans fin de faire des découvertes musicales, de KLF à Kate Bush en passant par les artistes de Warp, Boards of Canada en particulier, et de créer de la musique sur des logiciels." Du magma de la toile, celle qui se baptise désormais Oklou tisse des lignes de fuite qui s’imposent alors comme des figures de style : nappes synthétiques languides, voix autotunées au bord de l’évanouissement, délicats point de croix électronica, les morceaux composés par Oklou, à la fois naïfs et évanescents, tirent leur beauté non de leur achèvement mais de leur devenir.

Avec ses synthés, Oklou efface ainsi progressivement les frontières entre le bon et le mauvais goût bâties au siècle dernier par des hommes préhistoriques pour achever un mouvement de dissolution, anticipé dès l’an 2000, entre ce que l’on nommait l’"underground" et le "mainstream" et dessiner ainsi un arc-en-ciel qui relie Boards of Canada à Frank Océan en passant par Francis Cabrel (dont elle reprend "Je t’aimais, je t’aime, je t’aimerai"), Brian Eno à Justin Bieber via PNL. "Dans les tubes, il y a quelque chose de fédérateurs que j’adore dit-elle, je n’en blâmerais jamais les facilités. "

LONG

À quoi rêvent les jeunes filles en fleur ? Lorsqu’on lui pose la question, Oklou fronce les sourcils et ses grands yeux noirs qui vous fixaient jusqu’ici avec une certaine gravité semblent tout à coup balayer une autre réalité. Parmi les apparitions, une image se détache : "Les seuls rêves dont je me rappelle sont ceux où je suis une biche" affirme t-elle après un moment en suspens. "J’adore les cervidés, c’est parmi les animaux les plus gracieux qui puissent exister. Il y a deux dessins animés qui m’ont marquée durant mon enfance c’est *Bambi*, le moment où le papa dit à son fils "debout", ça m’a traumatisée, et *Fantasia 2000*, une des plus grosses claques musicales reçue avec le final de l’*Oiseau de feu* de Stravinsky où une fée aidée par un cerf redonne vie à toute une forêt après l’éruption d’un volcan."

(À 22 ans, Oklou voit encore son âge tendre filer entre ses doigts. Pourtant, dans cet appartement anonyme de l’est parisien qu’elle habite en colocation depuis deux ans, il n’y pas de signes d’une enfance tardive mais plutôt ceux d’une adolescence qu’elle doit avoir du mal à tout à fait abandonner : dans sa chambre qui lui sert également de salon et de salle de travail, Marylou en short et t-shirt bleu électrique, ses longs cheveux bruns attachés au dessus de la tête par un élastique, mange une banane qu’elle tartine soigneusement de Nutella. Un peu planquée du côté d’un ordi et d’un synthé qui trônent face à son lit défait, elle a punaisé une photo de David Charvet. La teen idol d’*Alerte à Malibu* sait que ses jours sont comptés : d’ici peu Marylou l’aura, comme la plupart de ses admiratrices, un peu plus oubliée.)

Née à Poitiers au début des années 1990 d'un père fonctionnaire et d'une mère au foyer, Marylou Meunier a grandi à la campagne aux cotés de ses frères et sœurs. Rien dans la discothèque familiale — du classique, des musiques traditionnelles — ne la destine à embrasser une carrière musicale, mais l’intensité avec laquelle elle suit ses cours de musique (chant choral, piano, violoncelle) la conduit au conservatoire puis à Jazz à Tours, école de musiques actuelles :

("Au fur et à mesure de ma vie, je me suis focalisée sur le son peut-être parce que c’était la discipline dans laquelle j’étais la plus douée et où je recevais le plus de félicitations des adultes" admet-elle aujourd’hui.)

Durant ces années d’apprentissage, elle fait ses gammes dans des formations classiques, jazz ou pop avant de basculer en solitaire il y a quelques années dans le grand bain des musiques électroniques : "À 19 ans, j’ai eu mon premier ordinateur et tout a changé : ça a été à la fois une manière très personnelle et sans fin de faire des découvertes musicales, de KLF à Kate Bush en passant par les artistes de Warp, Boards of Canada en particulier, et de créer de la musique sur des logiciels." Du magma de la toile, celle qui se baptise désormais Oklou tisse des lignes de fuite qui s’imposent alors comme des figures de style : nappes synthétiques languides, voix autotunées au bord de l’évanouissement, délicats point de croix électronica, les morceaux composés par Oklou, à la fois naïfs et évanescents, tirent leur beauté non de leur achèvement mais de leur devenir.

Dans ce work in progress permanent qui semble faire un certain éloge de la lenteur et des états seconds, celle que l’on a un peu vite cataloguée en "nouveau symbole du cool", "futur de l’électro " voire en figure de proue d’une "Internet wave" hexagonale rejoint par affinité une génération qu’on imagine un peu facilement effondrée sur son oreiller en total look 90’s, les yeux rivés à un écran où elle communique par émoticons tout en admirant des chevauchées d’étalons traversant, au ralenti évidemment, le lit d’un rivière dans de grandes gerbes d’eau scintillantes.

"Les codes de l’Internet wave, je m’en suis inspirée, ils m’ont surpris" reconnaît-elle. " Quand je les ai découverts, c’était trop bien, ça m’a apporté pas mal de liberté. C’était peut-être une manière de faire un fuck à un certain élitisme culturel qui règne dans les écoles, au conservatoire en particulier, qui m’a vraiment fait chier. Il fallait que j’aille dans l’extrême inverse, j’avais écrit une chanson dans un groupe qui disait en gros : laissez entrer les paillettes dans votre life, c’est joli… "

Avec ses synthés, Oklou efface ainsi progressivement les frontières entre le bon et le mauvais goût bâties au siècle dernier par des hommes préhistoriques pour achever un mouvement de dissolution, anticipé dès l’an 2000, entre ce que l’on nommait l’"underground" et le "mainstream" et dessiner ainsi un arc-en-ciel qui relie Boards of Canada à Frank Océan en passant par Francis Cabrel (dont elle reprend "Je t’aimais, je t’aime, je t’aimerai"), Brian Eno à Justin Bieber via PNL. "Dans les tubes, il y a quelque chose de fédérateurs que j’adore dit-elle, je n’en blâmerais jamais les facilités. "

Lorsqu’elle s’installe à Paris, Oklou vit pourtant une période de transition pas forcément rose bonbon. Les vidéos qu’elle met en ligne sur le net forment à ce moment un curieux journal intime, révélé au public, où les chansons interprétées seule au clavier dans le confinement de sa chambre côtoient d’étranges fragments de quelques secondes : on la voit une nuit décoller avec application le papier peint de sa piaule pour en révéler un mur blanc, esquisser une choré sur un morceau de R&B ou écouter indifférente une voix robotique l’encourager à ne pas lâcher la rampe. Des moments de solitude mis en scène par ses propres soins: "Quand je faisais ces vidéos, j’étais en chagrin d’amour " se souvient-elle. "J’avais pris cher, j’étais en perdition et il fallait que j’existe quelque part, donc je postais à fond. Lorsque c’est dur émotionnellement pour moi, je me renferme encore plus sur mon ordi."